Colette Moreux (1928-2003)
sociologue, Université de Montréal

(1981)

La famille occidentale est-elle en crise ?

Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay, bénévole,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

Courriel: jmt_sociologue@videotron.ca

Site web: <http://pages.infinit.net/sociojmt>

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"

Site web: http://www.uqac.quebec.ca/zone30/Classiques_des_sciences_sociales/index.html

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi

Site web: <http://bibliotheque.uqac.quebec.ca/index.htm>

Cette édition électronique a été réalisée par Jean-Marie Tremblay, bénévole, professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi à partir de :

Colette Moreux (1928-2003)

[La famille occidentale est-elle en crise ? \(1981\)](#)

Une édition électronique réalisée à partir de livre de Mme Colette Moreux, (1978), **La famille occidentale est-elle en crise ?**. Une présentation au colloque international sur l'élaboration d'un cadre conceptuel sur les études familiales tenu à Banff, en Alberta en 1975 par l'Institut Vanier de la famille. Ottawa : Institut Vanier de la famille, 1981, 28 pages.

Comme Mme Moreux, sociologue, à l'Université de Montréal, est décédée à l'automne 2003, l'autorisation de produire une édition numérique de cette œuvre et de toute l'œuvre de Mme Moreux nous a été généreusement accordée par le mari de M. Moreux, M. Bernard Moreux, l'ayant-droit de l'œuvre de son épouse, le 21 novembre 2003.

bernard.moreux@wanadoo.fr

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times, 12 points.

Pour les citations : Times 10 points.

Pour les notes de bas de page : Times, 10 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2001 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format
LETRE (US letter), 8.5'' x 11''

Édition complétée le 27 décembre 2003 à Chicoutimi,
Québec.

Table des matières

[Introduction](#)

[Fonctions de la famille](#)

[La reproduction physique et culturelle dans la famille traditionnelle et la famille moderne.](#)

[La surdétermination économique](#)

[Rôle des idéologies](#)

[Conclusion](#)

[Sources](#)

Colette Moreux
Sociologue et professeur de sociologie
Université de Montréal

La famille occidentale est-elle en crise ?

Une présentation au colloque international
sur l'élaboration d'un cadre conceptuel sur les études familiales
tenu à Banff, en Alberta en 1975 par l'Institut Vanier de la famille.
Ottawa : Institut Vanier de la famille, 1981, 28 pages.

[Retour à la table des matières](#)

La famille occidentale est-elle en crise ? (1981)

Introduction

Colette Moreux, 1978

[Retour à la table des matières](#)

Parmi les décisions arbitraires que la sociologie, comme discipline intellectuelle, est obligée de prendre, se situe en tout premier lieu la conceptualisation. Cette démarche la contraint à réduire à des assemblages de mots, abusivement généralisateurs et abstraits, l'infinie diversité, l'unicité du vécu ; elle se doit donc de réifier la vie, de défigurer la réalité pour pouvoir la rendre intelligible et communicable. Weber, entre autres, n'avait pas attendu les apôtres de la contre-culture pour dénoncer ces limites de la connaissance intellectuelle et nous avertir que les concepts sociologiques, les "Ideal-Types" dans sa terminologie, n'étaient que des outils indispensables mais nullement l'expression d'essences, de normes intellectuelles ou éthiques, pas même des représentations adéquates de réalités concrètes. Cette prudence, jugée sans doute trop relativiste, semble avoir été abandonnée par la plupart des sociologues qui, en toute bonne foi, confondent leurs idées sur les choses avec l'existence, voire l'essence même, de celles-ci. Ainsi, les sociologues de la famille, placés devant la multiplicité presque infinie des formes de sociation, décident, sur la foi de leur expérience spontanée, quelles formes de sociation

s'appellent ou non "famille" et, parmi celles-ci, lesquelles sont les plus adéquates au concept, lesquelles le sont moins. Cette "dictature du concept" équivaut déjà à un jugement de valeur car elle aboutit inmanquablement à assimiler au "type pur" la forme de sociation considérée comme tel dans le milieu socioculturel d'où émane le sociologue, toutes les autres formes qui s'en éloignent peu ou prou étant alors Jugées comme des déviations, des acheminements-vers, des dépassements etc. à partir du "type pur" devenu norme intellectuelle sinon morale. Les cas de sociation qui ne paraissent pas présenter de ressemblances formelles avec le type pur sont exclus de l'univers mental du sociologue et de son champ d'intérêt professionnel par la même occasion.

C'est ainsi que l'impérialisme sociologique de la culture occidentale a imposé la sociation couple-d'enfants, statistiquement et moralement "normale" pour elle, comme le prototype de la "famille", accaparant ou rejetant, selon les cas, les types de sociation lui paraissant présenter ou non des analogies apparentes avec la famille nucléaire occidentale. Cette position confortable, supportable dans une société moniste, stable, et qui ne se pose pas de questions sur la légitimité de sa culture, n'est plus tenable intellectuellement lorsque, en son sein même, le soi-disant type pur s'effrite statistiquement et moralement, entraînant une remise en question du concept même de "famille" : la crise intellectuelle provoquée par la crise sociale aura au moins le mérite de remettre en cause le style de sociologie formelle dans laquelle se complurent des générations de sociologues et de tenter de faire reposer une éventuelle "sociologie de la famille" sur d'autres principes que celui de variations à partir du thème de la famille nucléaire.

Au cours de cet article, nous laisserons donc délibérément de côté cette approche formaliste, la famille nucléaire ne représentant à notre avis qu'un type historique, donc éminemment révocable, une forme de sociation parmi tant d'autres logiquement possibles. Rien en elle n'en fait une institution universelle et immortelle ou le prototype d'autres formes de sociations, dont les caractéristiques d'ailleurs resteraient encore à délimiter.

Sans prétendre atteindre un niveau épistémologique indemne d'arbitraire, nous situerons notre démarche dans une perspective moins contaminée par les aléas de l'historicité et de l'apparence formelle, celle de la fonction. En posant comme postulat que des institutions qui remplissent les mêmes fonctions peuvent être regroupées sous la même appellation et que celles qui ne remplissent pas ces fonctions échappent à cette appellation nous nous demanderons :

1) s'il existe et a existé des fonctions communes à toutes les formes de sociations regroupées par la sociologie et l'anthropologie sous le terme de famille ; et

2) si la famille occidentale remplit encore ces fonctions c'est-à-dire, en d'autres termes, si elle répond encore à ce concept - Les réponses à ces questions seront exclusives de jugements moraux et nous aurons garde de nous prononcer en particulier sur la valeur en soi de la famille nucléaire occidentale, passée ou présente, ou d'émettre des regrets sur le fait qu'elle ne remplisse plus ou mal ses fonctions traditionnelles. Par contre nous considérons comme faisant partie des attributs du sociologue d'essayer d'évaluer l'importance, la cause et ces effets des changements survenus et ceci jusqu'au niveau de leur retentissement sur les acteurs impliqués dans le fonctionnement de cette cellule sociale.

Fonctions de la famille

[Retour à la table des matières](#)

Les défenseurs de la famille nucléaire, comme prototype universalisable, s'appuient en général sur un autre concept dont la fortune idéologique est actuellement florissante, celui de nature. Dans cette optique la famille nucléaire serait la plus vraie et la meilleure parce qu'elle réalise avec la plus grande économie de moyens les exigences inscrites dans l'ordre biologique humain : l'être humain est pourvu d'un instinct sexuel, la famille nucléaire oeuvre à sa satisfaction avec le minimum de personnel ; un enfant doit sa vie physique à deux géniteurs, les voici en place de manière permanente ; allons plus loin : la femme, de par sa nature fragile, passive, affectueuse, a besoin du soutien dominateur du mâle et de la présence de l'enfant comme diversion à sa sensibilité native ; l'homme est tout aussi comblé puisque la famille nucléaire lui procure, en tout bien tout honneur, une présence féminine constante où soulager une sexualité exigeante.

À grand renfort de psychologie animale, on démontre l'universalité de l'amour maternel, de l'instinct protecteur du mâle ou encore on s'assure du caractère profond de la monogamie humaine à partir de la fidélité conjugale des oies cendrées, des pigeons ou des loups.

Cette conception malinowskienne présente au moins deux difficultés majeures : la première, c'est que d'une espèce animale à l'autre la "nature" s'exprime différemment et qu'il n'est guère possible de déduire la nature humaine même de celle de nos proches parents, les singes supérieurs. La seconde, plus grave, c'est que la nature humaine est à peu près inconnaissable puisqu'à la différence des sociétés animales, les sociétés humaines diversifient, presque à l'infini, ce que les hommes pourraient avoir de commun. Même en admettant l'existence d'une nature humaine, elle est si peu précodée, nos éventuels "instincts" sont si peu contraignants qu'au gré des lieux et des époques ils débouchent sur les formes socioculturelles les plus éloignées possibles et de leur substrat physiologique et les unes des autres. L'imagination socioculturelle des groupes n'est jamais freinée par l'instinct ; l'histoire, l'anthropologie nous donnent de nombreux exemples de productions culturelles humaines, parfaitement viables socialement, donc "normales" dans le milieu où elles s'exercent et situées bien loin de ce que la culture occidentale définit comme "naturel" : au niveau de la sociologie de la famille on connaît le cas de familles sans hommes, sans géniteurs, sans enfants ou fonctionnant avec des personnages-postiches aux rôles purement sociaux. De même les soi-disant instincts familiaux (sexuels, maternels, parentaux) peuvent être "oubliés" ou déviés de leurs fins "naturelles".

Les références à la biologie, à la psychologie animale, ne sont donc d'aucun secours pour apporter des lumières à la sociologie de la famille ; les fonctions que nous cherchons à lui attribuer ne sont pas d'ordre biologique : la famille, quelle qu'elle soit, n'est pas l'aboutissement socialisé de besoins physiologiques, sexuels essentiellement, de l'espèce humaine. Pourtant nous n'abandonnerons pas le concept de nature, nous l'utiliserons seulement dans un autre sens, celui que lui donne Levi-Strauss : est naturel chez l'homme ce qui est universel c'est-à-dire ce qui, transcendant les particularités socioculturelles acquises, pourrait être au moins un indicateur d'éléments innés, d'une nécessité postée à la racine de chacune de ses institutions sociales ; une universalité des formes extérieures et des fonctions biologiques de la famille s'étant révélée illusoire, l'auteur des Structures Élémentaires de la Parenté situe cette nécessité au niveau des fonctions sociales de la sociation considérée ; dans le cas qui nous préoccupe, quels que soient les types familiaux et parentaux envisagés, leur fonction est unique, assurer la permanence des réseaux d'intercommunication symbolique. Cette formulation rajeunie du fonctionnalisme maussien, selon lequel toute institution sociale est une structure d'échange, nous paraît pourtant trop vague puisqu'elle est applicable à toute institution, à tout élément culturel. Si la finalité générale de toute sociation est d'assurer la permanence de la cohésion : c'est ainsi, par exemple, que les religions se sont traditionnellement chargées d'institutionnaliser le "nomos" ou ciment symbolique de l'insertion individuelle dans le monde physique et social, que les institutions juridiques et politiques s'occupent de la formulation normative du fonctionnement à son niveau le plus officiel, que l'économie pourvoit à la

conservation des biens du groupe, etc. Dans cette perspective, il nous semble qu'une forme de sociation devra s'occuper spécifiquement du renouvellement intergénérationnel, c'est-à-dire de la persistance diachronique des éléments considérés comme essentiels au fonctionnement d'une société¹ : renouvellement donc des personnes, de la culture, des structures. Cette fonction reproductive au sens large, que d'autres institutions pourront éventuellement appuyer, préciser, nous semble être impartie précisément à la famille, au-delà de la variété de ses formes apparentes. C'est là sa fonction "naturelle" parce qu'universelle, fonction essentiellement sociale, qui utilise pour se réaliser les éléments biologiques, psychologiques, innés ou acquis, dans un inextricable mélange, susceptible des combinaisons les plus saugrenues, mais en général appréciées de ceux qui l'utilisent. Parmi ces combinaisons, certaines se tiendront plus près du biologique ; ce sera le cas de notre famille nucléaire qui correspond, comme par hasard, à des civilisations à cultures maigres.² Dans d'autres cas, le biologique sera méconnaissable, tout entremêlé de productions culturelles luxuriantes. Il apparaît aussi que, pour certaines cultures, la famille se charge en totalité de la fonction de reproduction physique et culturelle, donnant à ses enfants, outre la vie, la culture, le métier, la religion, les convictions politiques : ce fut le cas de la famille rurale québécoise traditionnelle ; tandis que dans d'autres sociétés, elle peut déléguer une partie ou la presque totalité de ses fonctions à des institutions complémentaires : l'école, le peer-group, le conseil des vieillards, la maison des jeunes, etc. Mais, à la différence de ce que nous verrons plus tard pour la famille occidentale moderne, ces instances de conditionnement complémentaire ne sont que des prolongements de l'institution familiale ; elles se renforcent et s'entre-légitiment mutuellement.

Compte tenu de ces précisions, nous définirons comme famille le type de sociation dont la fonction est d'assumer, seule ou avec d'autres institutions, la reproduction physique, sociale et culturelle d'une société. Dans la même perspective, nous dirons qu'une institution n'est pas une famille lorsqu'elle ne remplit plus cette fonction, soit que :

¹ Notre position ne relève pas du fonctionnalisme mais de l'évidence même car, aussi perturbée soit-elle, une société fonctionne et se renouvelle jusqu'à sa disparition physique ou son absorption par une autre culture : tant qu'elle existe, son fonctionnement suppose des mécanismes qui assurent celui-ci. Leur existence n'est pas exclusive de conflits, d'anomies, de confiscations des rouages fonctionnels par des instances de domination, d'aliénation d'une partie des membres du groupe par une autre etc. ; les modalités mêmes du fonctionnement sont indépendantes du résultat final.

² Nous entendons culture au sens anthropologique c'est-à-dire comme la somme des productions matérielles et symboliques qui éloignent un groupe de sa condition animale. Plus une société vit dans des conditions matérielles précaires (Eskimo, Australiens par exemple ou simplement les sociétés occidentales traditionnelles) plus elle doit s'entourer d'un tampon culturel lourd pour supporter l'effort intense d'une adaptation difficile au milieu naturel. Au contraire une société, la nôtre par exemple, qui est parvenue à une bonne domination technologique de son milieu naturel n'a plus besoin de "s'enchanter" à aussi haute dose et sa culture symbolique s'appauvrit.

1) cette fonction elle-même ait cessé d'exister dans le groupe ; c'est le cas, rare, de sociétés qui ne se reproduisent plus physiquement ou qui sont dans un état de désintégration telle qu'il n'y a plus de culture à transmettre. Ces sociétés sont, momentanément ou définitivement, privées de "sens" ; nous reviendrons sur ce point ultérieurement. Par la force acquise, le terme de famille, la forme extérieure de l'institution peuvent continuer à exister mais, comme l'ensemble des composantes sociales et culturelles du groupe, ils n'ont plus eux-mêmes de signification. L'existence de la famille suppose donc l'existence de "structures de crédibilités"³ assez vivantes pour que la population adulte décide de consacrer une partie de ses énergies à leur transmission intergénérationnelle et s'entende sur les modalités de cette tâche.

2) la mise en oeuvre des moyens considérés par le groupe comme les plus adéquats à la réalisation de cette fonction de reproduction ne soient plus l'apanage de la famille. Nous avons vu plus haut que celle-ci peut déléguer une partie de ses fonctions à des organismes extérieurs sans que son existence soit mise en cause, mais dans ces cas-là l'entente entre les différents agents de socialisation est faite au moins sur l'essentiel : le langage parlé au jeune par l'École, l'Église, le Conseil des anciens, etc., va dans le même sens que celui de la famille. Si, au contraire, l'influence familiale est battue en brèche par celui de concurrents qui, mieux adaptés ou plus séduisants, "arrachent le marché" du conditionnement socioculturel des jeunes, la présence matérielle et les efforts pédagogiques de la famille sont inopérants. Privée de l'exercice de ses fonctions, celle-ci se sclérose, s'affaiblit, c'est un segment social mort, même si son existence juridique peut encore faire illusion. L'histoire est pleine d'exemples d'institutions caduques qui, malgré la nostalgie des acteurs qui les utilisaient, se sont trouvées tout à coup sans fonctions réelles. On les conserve alors par entêtement moral, pour sauvegarder l'intérêt de certains sous-groupes dominants ; en général on garde la même dénomination pour des réalités qui s'éloignent de plus en plus du modèle original ; mais un jour ou l'autre il faut bien s'avouer le caractère insensé de cette survie artificielle. Aussi nous apparaît-il logique d'admettre que la famille, nucléaire ou non, puisse n'avoir un jour plus de place dans les sociétés humaines.

La fonctionnalité de la famille s'exprime par le "sens" qui lui est précisément reconnu dans le groupe c'est-à-dire par une position de "pouvoir"⁴ au sein de celui-ci. Cette position sera forte dans une société moniste où les structures politiques, religieuses, parentales, étroitement entremêlées, renforcent réciproquement leurs positions idéologiques. Elle sera faible dans les sociétés pluralistes où non seulement la spécificité des différentes sphères

³ Au sens de Berger dans *La Religion dans la conscience moderne*, Éditions du Centurion, Paris, 1971.

⁴ Le concept de pouvoir est pris dans un sens très large, dépassant la sphère politique, mais se référant à la contrainte qu'exercent sur les individus, d'autres individus, des groupes, des institutions ou seulement des normes, valeurs et modèles abstraits.

sociales laisse la famille restreinte isolée, privée d'appuis politiques et économiques mais où elle pâtit de la présence concurrente et contradictoire d'institutions qui portent atteinte à sa significativité aux yeux de ses propres membres. L'existence de la famille suppose donc que la légitimité des moyens qu'elle utilise pour la reproduction socioculturelle soit reconnue par les autres instances sociales, que celles-ci lui soient ou non auxiliaires. Cette légitimité est d'autant plus plausible qu'un consensus s'est fait sur la nature des fins que le conditionnement social vise et sur les moyens considérés comme les meilleurs pour réaliser cette fonction de reproduction socioculturelle ; au contraire un pluralisme idéologique et culturel est néfaste à l'institution familiale. Notons au passage que le destin des religions est en général homologue à ceux de la famille, son alliée naturelle, l'une et l'autre s'épanouissant dans les groupes monistes stables tandis que la science, l'art, la philosophie sont à l'aise dans les milieux pluralistes et convulsés. Le cas de la politique et de l'économie est moins net.

La fortune sociologique de la famille est donc étroitement dépendantes des caractéristiques globales de la société où elle s'insère et spécifiquement des relations qui la lient aux autres institutions ; si, pour des raisons académiques, on conçoit une "sociologie de la famille" spécialisée, celle-ci ne peut être féconde que perpétuellement remise dans son cadre global. C'est dans cette optique que nous observerons maintenant si nos sociétés occidentales permettent à la famille d'assumer ses fonctions et selon quelles modalités.

La reproduction physique et culturelle dans la famille traditionnelle et la famille moderne.

[Retour à la table des matières](#)

Des trois types de relations qui constituent le tissu familial (alliance, descendance et collatéralité), nous ne retiendrons que les deux premiers, soit la relation de couple et celle qui relie les parents aux enfants, puisqu'aussi bien la troisième est toujours apparue d'importance secondaire dans la famille nucléaire, à la différence de certains types parentaux où la relation fraternelle est primordiale ; notre famille nucléaire réduit en outre la relation de descendance à deux générations (parents et enfants mineurs), et ceci de plus en plus, avec l'internement des ascendants âgés dans des maisons spécialisées et "l'indépendance" des enfants devenus adultes. Enfin, sauf pour des exemples plus précis, nous ne traiterons pas séparément les deux dimensions retenues,

les caractéristiques de l'une et de l'autre ne représentant que deux facettes d'une même réalité, la "crise" de la famille nucléaire dans une société occidentale en crise.

Pour tenter d'apprécier l'actuel fonctionnement de la famille occidentale nous prendrons deux décisions épistémologiques : 1) Tout d'abord étant donné le cadre étroit de cet essai nous nous limiterons à l'observation d'une seule société occidentale ; il est bien entendu qu'une étude comparative serait d'une plus grande portée.

2) Enfin si l'on admet que la famille nucléaire occidentale a effectivement fonctionné jusqu'à nous, une mise en regard de ce qu'elle est actuellement avec ce qu'elle a été devrait nous permettre de nous rendre compte si son état actuel lui donne la possibilité de remplir également, mieux ou moins bien, des fonctions qui nous sont apparues comme universelles. Dans cette perspective nous prendrons l'exemple de la société québécoise parce que nous la connaissons le mieux mais aussi parce qu'après une persistance de traditionalisme plus décidée qu'en aucune société occidentale, elle présente un cas extrême de modernisation accélérée ; enfin, d'après notre expérience personnelle tout au moins, les deux pôles de la tradition et de la modernité sont encore observables au Québec, selon que l'on observe la famille rurale ou la famille montréalaise.

La famille canadienne-française traditionnelle, essentiellement paysanne, assumait à plein les fonctions de reproduction physique et culturelle du groupe, au point que l'on pourrait dire que le destin de la société canadienne-française traditionnelle reposait en totalité sur la famille et sur l'Église, son alliée : reproduction physique assurée au-delà du concevable puisque "la revanche des berceaux" centuple la population française en deux cents ans ; reproduction socioculturelle tout autant puisque grâce à l'indissolubilité du couple, à peine interrompue par la mort éventuelle d'un des conjoints et vite reconstituée, grâce aussi au système patriarcal qui encadre chacun des membres de la famille de la naissance à la mort, la famille ne "lâche" pas un instant ses ressortissants, les bombardant de messages implicites, les orientant, les contrôlant, les soutenant, noyés dans la densité de réseaux intergénérationnels et latéraux, imperméables à l'action délétère de l'*out-group*. Solidement encadré par un père et une mère toujours présents, l'enfant ne joue qu'avec ses frères et sœurs, ses cousins ; adolescent, il ne fréquente comme conjoints potentiels que ceux dont la famille présente avec la sienne des relations d'alliance éprouvées et, tout le reste de la vie, c'est presque exclusivement avec la parenté que l'individu a des relations significatives. Le monisme culturel total qui imbibe l'enfant jusqu'à ses six ans révolus est perpétué par l'école de Rang où il retrouve des camarades tout semblables à lui, cousins souvent, et une institutrice qui peut fort bien être sa sœur, revenue au nid après quelques années de pension chez les religieuses. L'enseignement scolaire n'est que la

continuation de ce que l'enfant entend et voit à la maison ; la religion, la morale, l'éveil du sens familial sont à la base de l'éducation, dans un langage à peine plus intellectualisé que celui des parents. L'ouverture sur le monde, la prise de conscience de réalités, de vérités, autres que celles dans lesquelles il a vécu jusqu'ici, sont soigneusement escamotées, résorbées dans un rejet inconditionnel de tout ce qui est différent ou antithétique au "nous". La toute puissante "commission scolaire" locale dont les membres, bons pères de familles, sont choisis pour leurs qualités morales et religieuses joue le rôle d'un conseil de famille élargi. Si le jeune va au cours classique ou à l'université, c'est toujours la même symbolique qui lui sera présentée, même si le conditionnement est universalisé par un recours sélectif à l'Antiquité classique. L'éducation qu'il reçoit alors tend essentiellement à faire de lui un agent de support et de transmission culturels, il deviendra prêtre, enseignant, membre de l'élite sociale des professions libérales. De l'école de Rang à l'université, la famille et la religion ont la haute main sur un enseignement qui contribue à plein au renforcement de la légitimation familiale. À la campagne l'individu évolue ainsi durant toute sa vie entre la ferme familiale, l'Église, la parenté et les diverses assemblées locales ; dans des rôles différents se sont toujours les mêmes personnes, presque toutes parentes, qui se côtoient et qui se répètent indéfiniment les mêmes discours de renforcement. À la ville la situation n'est guère différente car même les relations de travail sont empreintes d'un "paternalisme" que la toute-puissance de l'Église entretient et entremêle savamment avec les structures familiales.

Une description rapide de la famille québécoise urbaine actuelle se situe aux antipodes de la précédente, étant bien entendu qu'elle rend plus compte de la tendance générale que de la totalité des cas observables. Tout d'abord la reproduction physique n'est plus assurée et l'on sait que le taux de fertilité des Québécois est l'un des plus bas des ethnies occidentales. La reproduction culturelle nous semble elle aussi très incertaine : l'absence physique du père et, de plus en plus, de la mère, privent l'enfant de ce face à face constant par lequel se fait "l'imprégnation" culturelle, et réduit l'éducation familiale aux soins physiques et au pourvoiement économique ; cette carence de personnel pédagogique familial est accentuée par l'absence de frères et sœurs dont l'enseignement socioculturel, pour n'en être pas aussi systématique que celui des parents, n'en est pas moins efficace ; la fermeture du groupe nucléaire aux autres segments parentaux et, enfin, l'éclatement fréquent du couple des géniteurs, le transfert des jeunes d'un milieu familial à un autre, rétrécissent, au moins quantitativement, l'influence globale du milieu familial sur ses jeunes membres. Ainsi non seulement la famille nucléaire apporte moins à l'enfant que la famille traditionnelle sur le plan du conditionnement culturel, elle ne lui apprend plus de techniques, elle ne lui offre plus un laboratoire naturel de socialisation, mais elle se comporte souvent d'une façon telle que les quelques enseignements sporadiques que le jeune pourrait tirer d'elle sont perturbés, biaisés par la dispersion voire l'antagonisme de ceux qui le lui

dispensent. Sans aborder ici le problème des effets psychologiques d'un tel conditionnement et de son retentissement sur les aptitudes ultérieures du jeune à fonder sa propre famille de procréation, on doit admettre que les enseignements d'un milieu aussi incertain ne peuvent être qu'incertains eux-mêmes. Mais l'action négative du milieu familial sur le conditionnement social du jeune ne s'arrête pas là : alors que la famille traditionnelle, par le flair sociologique propre aux conservateurs, mettait tous ses soins à couvrir ses rejetons jusqu'à l'âge le plus avancé possible, la famille moderne manifeste une véritable frénésie d'indépendance, propulsant ses nourrissons vers le monde extérieur à qui elle abandonne une charge qu'elle n'a plus le temps ou le goût d'assumer. Et tandis qu'auparavant la famille continuait à contrôler étroitement ses auxiliaires scolaires, pourtant tout dévoués à sa cause, actuellement elle n'a plus aucun regard sur les autres agents de socialisation, qui ne sont pourtant pas forcément ses alliés : parmi ceux-ci mettons au premier rang les mass-média, la télévision en l'occurrence pour les jeunes, dont les effets sont trop connus pour qu'il soit nécessaire d'y revenir ; le peer-group, qui à la différence des groupes de jeunes traditionnels n'a plus de fonction sociale effective mais tendrait plutôt vers le pôle de l'anti-famille et de la contre-culture et enfin l'école qui secrète des visions du monde pour le moins a-familiales. L'Église elle-même, pour s'auto-protéger, abandonne son alliée naturelle et s'aligne sur un modernisme indifférent à la cohésion familiale. Nous reviendrons sur ces différents points plus loin, ayant voulu seulement mettre ici en évidence le processus d'abandon progressif des fonctions traditionnelles de la famille au profit d'instances nouvelles qui, même si elles ne sont pas délibérément hostiles à l'institution familiale, lui retirent de sa vitalité en accaparant ses fonctions antérieures. Répétons-le, nous ne nous prononçons pas ici sur le bien-fondé d'un tel état de choses, sur ses effets fastes ou néfastes à l'égard de l'individu, nous constatons seulement à travers cette brève description que la famille occidentale actuelle ne remplit pas ou remplit mal ses fonctions de reproduction socioculturelle et que par la même occasion se pose la question de sa propre fonctionnalité. Comment expliquer cette perte d'évolution et cette perte de fonctionnalité?

La surdétermination économique

[Retour à la table des matières](#)

Si nous poursuivons au niveau de l'explication le parallélisme amorcé plus haut entre les familles traditionnelle et moderne, nous observerons que la première est marquée par un caractère de nécessité, la seconde par l'absence de ce caractère. En effet, que nous pensions à la famille paysanne, artisanale,

marchande ou ouvrière traditionnelle, il apparaît que chacun des individus qui les composaient ne pouvait faire autre chose que ce qu'il faisait, être autrement que ce qu'il était. La nature, l'origine de cette coercition n'a rien de mystérieux, elle est liée aux nécessités du travail incessant auquel était astreint chacun des membres de ces familles homme ou femme, jeune ou vieux, pour satisfaire aux besoins primaires de l'ensemble du groupe : l'assujettissement économique surdétermine l'ensemble des structures sociales et de la culture dans les sociétés traditionnelles ; nous n'avons pas ici en tête une optique marxiste, faisant référence à des positions de classes et aux praxis que leurs antagonismes entraînent, mais simplement au contact brut de chaque acteur avec la matérialité naturelle et sociale de son environnement.⁵ La famille nucléaire paraît une formule historiquement bien adaptée à des groupements petits, sédentaires, agricoles, peu développés technologiquement, vivant en autarcie économique et culturelle.

Cette thèse demanderait certes des développements d'une taille incompatible avec la brièveté de ce texte ; prenons seulement quelques exemples empruntés de nouveau à la famille terrienne canadienne-française. Nanti de biens fonciers et d'un capital limités, n'ayant à compter que sur lui-même, "l'habitant" pouvait vivre selon les conceptions, spécifiques à son milieu, de la "décence", moyennant un labeur acharné. La valeur "travail" était centrale dans son éthique, elle le reste d'ailleurs encore actuellement chez ses descendants à la deuxième et troisième génération. Son épouse était occupée, tout autant que lui, selon une division du travail ancestrale et jamais remise en cause. De nombreux enfants naissent puisque, la mortalité périnatale et juvénile étant si forte, il fallait voir large pour être assuré de l'aide de bras vigoureux quand les forces du père déclineront et pour espérer une vie tranquille dans ses vieux jours. Tout le monde travaillait, pour "manger trois fois par jour", sous la direction compétente de chefs de travaux durs à eux-mêmes comme aux autres, le père pour les fils, la mère pour les filles. L'absolue nécessité de rester ensemble, de travailler ensemble, sanctionnée, nous le verrons plus loin, par des idéologies adéquates, dispensait l'individu d'avoir à s'interroger sur les désagréments de la vie conjugale ou sur l'autoritarisme paternel : que pourrait faire une femme seule dans une telle société sinon retourner chez ses parents où les conditions de vie seraient aggravées par son état de femme séparée ? Sans formation professionnelle, sans connaissance du monde extérieur à sa paroisse, elle ne concevait pas un autre état que celui d'épouse et de mère, celui que toutes les femmes de son milieu avaient toujours vécu, le seul valorisé dans son groupe. La situation était à peu près la même pour les enfants, sauf pour ceux qui "allaient aux études". Aussi, même si les occasions de tensions, les passions ne manquaient pas dans un

⁵ Cette position n'est en soi ni marxiste ni anti-marxiste, elle se situe seulement à un autre niveau stratégique, sans préjudices d'ordre de réalités qui peuvent être incluses dans celles où nous nous situons.

milieu aussi clos, même si le père, le mari avait un caractère difficile, les conditions même de la vie quotidienne tendaient à résorber ces facteurs dysharmoniques : la communauté de travail et d'intérêt faisait taire les antagonismes, l'intensité du labeur physique laissait peu de temps à l'introspection, aux échanges verbaux, à la cristallisation ; la diversité des relations possibles à l'intérieur du groupe allégeait la pesanteur de chacune d'elle, la précision et l'automatisme des rôles évitaient l'exaspération des subjectivités, les flottements. La micro-société que représentait la cellule familiale fonctionnait ainsi au prix d'un assujettissement de chacun à l'ensemble : le père ordonnait mais il portait le poids total de la responsabilité, la femme était soumise à l'époux mais elle régnait sur ses enfants, ceux-ci obéissaient mais ils étaient déchargés de toute responsabilité, le cercle était clos ; un père irresponsable, une mère paresseuse ou légère, des enfants insoumis et voici la misère non seulement morale mais matérielle qui s'installait au foyer, le milieu familial qui se désagrégeait.

Il est licite pour l'acteur social d'apprécier ou non cet ensemble structurel, de désirer le sauvegarder ou le changer, mais ce ne sont pas là propos de sociologue ; il pourra, par contre, reconnaître au moins la cohérence d'un tel système, la fonctionnalité interne des éléments qui le composent et, croyons-nous, son aptitude à apporter des satisfactions aux acteurs concernés.

À l'inverse, la famille nucléaire moderne s'inscrit dans un contexte social tel que chacun de ses membres peut matériellement continuer à vivre "décemment" quelles que soient les relations ou l'absence de relations qu'il entretient avec les autres membres du groupe et l'état général de celui-ci : au concept de nécessité employé plus haut, nous substituerons maintenant celui de contrat, signifiant que les relations qui unissent le couple, et, dans une proportion à peine moindre, celles qui lient socialement les parents aux enfants dès leur adolescence, ne sont pas soumises à une obligation matérielle extérieure mais relèvent d'une décision délibérée des parties concernées. Cette décision peut donc beaucoup plus facilement être reconsidérée que lorsqu'elle est exclue du champ de conscience des individus. À l'inverse de ce qui se passe dans les sociétés traditionnelles, les conditions mêmes du travail contemporain accentuent cette tendance à l'indépendance individuelle. Tout d'abord le travail du père n'est plus nécessaire à la survie matérielle de la famille, l'État en a la responsabilité ultime. Même si dans la plupart des cas le chef de famille est encore le pourvoyeur économique essentiel, son travail, lointain, mystérieux, absorbant, n'a plus d'impact sur la vie familiale autrement que par l'argent impersonnel qu'il lui fournit. Par ailleurs, le travail de la femme, qui lui donne l'indépendance économique, est à notre avis un des agents essentiels de la désintégration du couple, car avec l'indépendance matérielle celle-ci acquiert

en même temps le désassujettissement psychologique au mari.⁶ Au cours de nos enquêtes sur le terrain, nous avons eu d'innombrables témoignages en ce sens : les femmes qui ne travaillent pas sont toujours prêtes à entamer l'hymne de l'amour et de la fidélité conjugale éternels, celles qui travaillent sont beaucoup plus relativistes. La répercussion du travail féminin sur l'intégration familiale de l'enfant est tout aussi importante : en effet, laissant de côté la question contestée des répercussions psychiques de l'absence de la mère, il va de soi qu'un enfant élevé hors de la maison, par des personnes étrangères à la famille, sera conditionné à l'indépendance et socialisé d'une tout autre manière que celui qui ne connaît jusqu'à six ans que les membres de son entourage immédiat. De plus, l'inversion des rapports quantitatifs entre les biens et les enfants, peu de biens et beaucoup d'enfants dans la société traditionnelle, beaucoup de biens et peu d'enfants dans la société moderne, fait du jeune un objet de luxe, auquel beaucoup d'égards sont dûs et dont on n'attend rien que le don de sa présence. Sans fonctionnalité économique au sein du groupe familial, sans responsabilités matérielle ou morale pressantes, sinon celles de dérisoires tâches ménagères, l'enfant se sentira peu impliqué dans la dynamique familiale et cherchera ailleurs l'emploi de ses fraîches énergies. Ajoutons enfin que l'aide publique aux études, le travail parascolaire précoce hors du foyer sont autant de facteurs qui accélèrent son détachement de la cellule nucléaire.

Les quelques implications familiales des différences entre les structures économiques des sociétés rurales et urbaines n'expliquent certes pas toute l'évolution de la famille occidentale ; nous avons surtout voulu montrer ici comment les fonctions d'un organisme social quel qu'il soit ne naissent pas d'une décision consciente de ses membres et moins encore du projet planifié d'un organisme privé ou public mais qu'elles sont déterminées par des nécessités la plupart du temps inconscientes aux acteurs, mais qui ne laissent guère d'alternatives.⁷ Les nécessités économiques sont de toute première force dans ce domaine et, même si elles ne sont vraisemblablement pas seules à donner sa fonctionnalité à la famille nucléaire classique, on peut dire que celle-ci a été liée à une époque historique de surdétermination économique, que nous nous situons au niveau de la satisfaction des besoins matériels comme nous l'avons fait ici, ou à celui des structures sociales comme l'aurait fait une perspective marxiste. Si, de nos jours, les nécessités économiques sont encore pressantes pour l'individu, il n'établit plus de relations directes entre la satisfaction de ses besoins primaires et ses activités familiales, empreintes

⁶ En réponse aux réactions qu'ont suscitées cette phrase nous rappelons qu'elle évalue seulement les effets au travail féminin sur l'institution familiale, non la valeur en soi de celui-ci ou même ses répercussions sur les membres de la famille.

⁷ Comme l'a bien montré Weber les écarts entre les motifs idéologiques que se donnent les hommes pour expliquer leurs activités et les causes réelles de celles-ci sont incommensurables ; c'est là la raison essentielle des échecs des prévisions et des interventions sociales dites rationnelles.

alors d'un caractère de gratuité ; les difficultés de la vie familiale, soit à l'intérieur du couple, soit entre parents et enfants, ne sont peut-être pas en soi pires qu'auparavant, mais elles deviennent vite insupportables dès lors qu'elles n'apparaissent pas comme la contrepartie nécessaire de finalités essentielles liées, par exemple, à la satisfaction de besoins primaires. Au lieu des accommodements, des soumissions, des silences auxquels étaient prêts à consentir les traditionnels, l'homme moderne exaspère les conflits familiaux par la conviction intime qu'un échec du couple, le départ prématuré des enfants "n'empêche personne de vivre" et que la séparation est toujours une meilleure solution que la coexistence conflictuelle. Se comporter en bon père, en bon époux, en bon fils demande alors des efforts dont on ne mesure plus bien les raisons et les effets parce qu'ils ne sont plus compensés par des gratifications évaluables. L'individu n'expérimente pas clairement que la famille ne remplit plus ses fonctions classiques, mais il sent à sa manière que quelque chose ne va plus. Corollairement à ce sentiment, le suscitant ou en émanant, voici alors que les idéologies s'emparent du problème, le définissent et le substantialisent ; à travers les exemples et les discours des voisins, des parents, des mass-media a pris corps une réalité nouvelle : chaque acteur "sait" alors qu'il vit une crise familiale potentielle, il interprète dans ce sens les moindres indices de conflit, de malaise, les "psychiatrise" ; le conformisme de la crise a remplacé le conformisme du fonctionnement, chacun contribuant sans le savoir au renforcement et à l'orientation spécifique d'un état de fait au départ impalpable.

Rôle des idéologies

[Retour à la table des matières](#)

Au terme de notre cheminement, partant de nécessités à caractère infrastructurel, extérieures à l'ordre individuel, nous voici donc ramenés à l'acteur social et à sa subjectivité. En effet toute activité sociale est immanquablement doublée de représentations qui en donnent une interprétation et, selon les cas, cherchent à renforcer ou saper la légitimité du statu quo. L'acteur prend alors position à ce sujet et en tire un "sens" qui oriente ses comportements. La sociologie s'est toujours interrogée sur le primat de l'action ou de l'idéologie, la seconde étant vue comme un "reflet" de la première ou sa cause. A vrai dire les discussions à ce sujet, regroupées sous les bannières concurrentes de Marx et de Weber, sont parvenues à exténuation plutôt qu'à une solution et nous aurons bien garde de prendre parti dans ce dilemme de causalité circulaire.

Retenons seulement le caractère universel de l'idéologie, qui double toujours l'activité sociale, et son caractère parfaitement illusoire comme savoir. Qu'elle émane spontanément des positions de classe comme le veut la tradition marxiste, ou soit imaginée de toutes pièces par des instances de domination pour soumettre en "douceur" une clientèle pressée d'attentes émotives, selon la tradition weberienne, l'idéologie a toujours un effet d'objectivation et de renforcement des réalités qu'elle définit ; si bien que même si on la considère comme l'émanation de certaines réalités sociales, elle contribue aussi à l'instauration de celles-ci ou d'autres : auparavant, un mari autoritaire était vu comme un inconvénient relativement supportable parce que l'homme était le chef légitime de la famille, parce que l'existence était "normalement" faite d'un peu de joie et de beaucoup de peine et que surtout, les douleurs terrestres présageaient des félicités futures. Ces "savoirs" fondés ou non, peu importe, allégeaient effectivement les douleurs des femmes, tandis que les idéologies actuelles accentuent les mêmes problèmes, en "révélant" le despotisme congénital du mâle, le droit à l'épanouissement féminin etc. Dans le premier cas l'idéologie contribuait à la docilité des femmes, dans le second elle accentue ou provoque des comportements contestataires.

Nous ne pensons pas que les idéologies a-familiales ou anti-familiales que nous décrirons maintenant soient la seule cause ou même la cause essentielle de la désintégration familiale, puisque nous venons de mettre en relief l'importance des nécessités économiques ; mais le retentissement au niveau des consciences d'une causalité économique ou de tout autre ordre de causalité possible est tel que même biaisé, sans rapports évaluables avec la réalité, c'est ce "reflet" qui servira d'explication, de légitimation individuelle et collective aux comportements a-familiaux ou anti-familiaux de l'Occidental ; l'idéologie est donc socialement efficace parce qu'elle est le canal universel nécessaire de réalités infrastructurelles ou structurelles existant indépendamment d'elles, mais non percevables par l'acteur en dehors, d'une formulation idéologique. Il n'est en fait guère possible d'apprécier si ces réalités existent objectivement, (et dans ce cas l'idéologie les "idéale-type"), ou si elles sont seulement imaginées par un définisseur, (qui les crée alors de toute pièce). Dans l'un et l'autre cas, l'attitude de l'acteur est la même, il est toujours persuadé qu'elles sont vraies donc qu'il doit s'y conformer comportementalement.

Il serait aisé de montrer cette adéquation des idéologies et des comportements familiaux traditionnels d'une part, modernistes de l'autre, les premiers allant tous dans le sens d'un meilleur accomplissement des fonctions dévolues à la famille, les seconds allant à l'inverse. Pour restreindre notre exposé, nous nous cantonnerons dans l'analyse des idéologies actuelles concernant la famille ; nous verrons que, comme toutes les idéologies, elles reflètent peut-être moins la réalité qu'elles prétendent décrire que celle qu'elles contribuent à instaurer ; nous l'avons dit plus haut, si leur rôle officiel est de faire "prendre conscience" à l'acteur social de "vérités" qu'il ne connaissait pas encore

comme telles, elles aboutissent tout autant à lui fournir des schèmes comportementaux, assortis de rationalisation qui se renforcent mutuellement pour infléchir ses activités dans un sens donné. C'est ainsi que sous prétexte d'une dénonciation des structures répressives de la famille contemporaine, les idéologies actuelles légitiment et accélèrent sa détérioration : qu'elle soit effectivement répressive ou non qu'importe, mais grâce à ces discours l'acteur la conçoit comme telle et il oriente ses comportements dans le sens d'une contestation de cet état de fait perçu.

Cette indifférence des agents sociaux à la valeur de vérité des idéologies est, elle aussi, universelle : c'est que les savoirs sociaux n'ont que les apparences du savoir et ils peuvent dire à peu près n'importe quoi à partir du moment où ils s'entendent à satisfaire les besoins émotifs des individus. En général la cohérence interne des discours, un "appel aux faits" plus ou moins élaboré, mais toujours fictif, suffit à contenter une clientèle qui met dans l'adhésion idéologique des enjeux affectifs bien autrement importants que ceux du savoir pur : exigences de la réalisation du je, cohérence de l'intériorité, agressivité contre l'image paternelle etc. À ce compte la confusion entre la vérité d'une idéologie et les satisfactions qu'elle procure est totale et en général l'acteur n'offre qu'une défense infime à l'entreprise de séduction des définisseurs.

Il n'y a évidemment pas de courants idéologiques contemporains se rapportant spécifiquement à la famille : elle subit les mêmes effets idéologiques que l'école, le pouvoir, la prison, l'hôpital, l'armée, c'est-à-dire toutes les structures chargées de l'institutionnalisation de la coercition sociale dans les sociétés occidentales classiques. Mais alors que ces diverses instances exercent une autorité de plus en plus diluée sur les individus, les idéologies qui les dénoncent durcissent leurs positions en proportion inverse : aux époques classiques, les sociétés, effectivement répressives, distillaient une légitimation idéologique qui renforçait leur sévérité, tandis qu'actuellement les idéologies s'en prennent à des instances de domination déjà en pleine déconfiture en les dénonçant comme répressives, les idéologies n'ont pas à faire de gros efforts pour précipiter leur chute. Comme nous l'avons vu au paragraphe précédent, peu importe que les savoirs sociaux collent effectivement à une situation donnée, la créent de toutes pièces ou délirent complètement ; à partir du moment où, pour des raisons émotives très complexes et en partie ignorées par la sociologie, les définisseurs d'idéologie arrivent à convaincre leur clientèle, ils peuvent dire n'importe quoi et obtenir de celle-ci une adéquation précise de ses comportements à ses croyances. C'est ainsi qu'au niveau de la famille, le pouvoir officiel du père, du mari, des parents est dénoncé avec insistance, alors qu'il n'existe pratiquement plus, sinon masqué par des manipulations occultes où les positions de dominés et de dominants sont bien difficiles à reconnaître. Cette crise de légitimité, intériorisée par les deux parties en présence, autorise les "inférieurs" à toujours plus d'exigences, tandis que toujours plus de culpabilité pétrifie les "supérieurs". Les dénonciations

des "abus de pouvoir" ne sont plus que motifs stratégiques pour en obtenir davantage.

La significativité que les sociétés traditionnelles mettaient dans le respect du statu quo, la subordination à un ordre établi et à ceux qui l'incarnaient "légitimement", devra donc actuellement s'orienter vers d'autres finalités puisque l'être humain, pour fonctionner normalement, a besoin de donner une signification, quelle qu'elle soit, à ses comportements. Le sens que les idéologies de contestation vont se donner est alors lié à ce désir d'expansion du "je", de "liberté", dit-on, maximale ; nous débouchons ainsi sur les philosophies du plaisir qui ont un impact si fort sur la vie conjugale et familiale : sexualisme ou recherche du plaisir sexuel maximal dégagé de ses implications traditionnelles, le mariage institutionnel et la procréation ; hédonisme ou poursuite de la plus grande satisfaction immédiate, du confort psychique et physique permanent prédominant sur les projets à long terme ; égotisme ou poursuite délibérée du développement personnel ; naturalisme ou croyance en la possibilité de l'accès à un état humain pur de toute contrainte ou formalisme sociaux, spontanéisme ou écoute des variations de la subjectivité individuelle par rejet de la raison dans toutes ses manifestations etc. Le poids de ces éléments idéologiques sur les pédagogies modernes, sur la juvénocratie, sur les mouvements de libération de la femme, sur les nouvelles formes de la vie familiale et conjugale n'a pas besoin d'être davantage mis en évidence. Nous nous garderons bien de les apprécier sur le plan moral, puisqu'aussi bien ces diverses éthiques sont soumises au principe de relativité ; mais force est bien de constater qu'elles vont toutes dans le sens de la désintégration de la cellule familiale, au-delà des formes traditionnelles ou modernes qu'elle cherche à se donner. Si elles préparent de nouvelles structures et de nouvelles valeurs dans ce domaine, celles-ci seraient si éloignées de toutes les formes historiquement connues de famille, conjugale ou étendue, que l'utilisation même de ce concept n'aurait plus de pertinence.

Mais le problème que nous nous posons est encore plus large : une forme de sociation, aussi étrangère soit-elle à l'un ou l'autre des types familiaux existant ou ayant existé, est-elle viable dans les conditions définies par ces idéologies ? La crise de la famille occidentale ne peut-elle être vue comme une des expressions les plus dramatisées de la crise de socialisation générale qui affecte nos cultures ? En effet, il n'est pas d'exemple de société, de quelque nature que ce soit, qui fonctionne et se reproduise sans une intériorisation par ses membres d'un projet collectif ; celui-ci frustre peu ou prou les individus dans leur désir d'expansion personnelle au profit d'une standardisation, certes aliénante, mais inéluctable et d'une soumission à certains principes sinon à certaines instances. Les sociétés traditionnelles excellaient à fournir à l'individu les moyens psychiques de supporter, apprécier même une coercition très forte ; les injustices, les cas de dominations outrancières sont alors absorbés idéologiquement avec une efficacité surprenante et l'acteur moyen n'en est

généralement pas conscient. Au contraire nos sociétés permissives accentuent idéologiquement le caractère gênant de toute contrainte et chacun se croit opprimé par tous. Nous ne pensons pas que le fonctionnement social puisse emprunter d'autres voies que celles de la contrainte individuelle, imposée au volontaire.

Un autre aspect de cette dénonciation de la domination nous semble avoir un impact important sur la vie familiale : c'est le fait même du pluralisme idéologique, selon lequel toute forme de signification peut prétendre à légitimation. Remontant au moins à l'humanisme antique, cette forme de tolérance est depuis longtemps l'apanage d'une élite intellectuelle ; au contraire les masses, secondées en cela par les autorités politiques ou religieuses qui y trouvaient leur compte, s'étaient jusqu'à tout récemment fort bien défendues contre l'incursion de visions du monde concurrentes⁸ de celle autour de laquelle s'organisait leur cosmos physique et social. On a pu parler avec raison du sens sociologique des traditionnels et des conservateurs, puisque, comme la sociologie de la connaissance le montre fort bien, rien n'est plus délétère pour la santé d'un groupe ou d'un être humain que l'intériorisation de visions du monde étrangères à la sienne. Ce n'est pas alors l'intelligence seule de l'individu atteint par le relativisme qui est touchée, mais toutes ses structures de crédibilité, sa personnalité profonde, dans une fondamentale remise en question de son être propre au sein d'un cosmos désormais dépouillé d'un sens jusque-là indiscuté. De nos jours non seulement les gouvernements, les églises et autres définisseurs refusent de perpétuer leur propagande traditionnelle contre les idéologies concurrentes, mais, emportés eux-mêmes par le mouvement de masse relativiste, ils se font les artisans de leur propre ruine en promouvant leurs propres thèmes anti-nationalistes, anti-ethnocentriques, pluralistes, oecuméniques etc. Les effets officiellement escomptés de ces nouvelles idéologies, une meilleure "communication" entre tous les humains en particulier, ne sont pas probants, mais leurs résultats les plus évidents sont moins célébrés, destruction de la cohésion sociale des groupes ethniques, religieux ou autres, perturbation de la santé psychique de leurs membres. On peut espérer que ces pathologies sont attribuables au fait du changement comme tel, quels qu'en soient les contenus et que, lorsque des visions du monde pluralistes et relativistes seront vraiment en place et intériorisées par les acteurs, elles trouveront leur fonctionnalité psychologique et sociale. Nous l'admettons, mais de même que nous nous gardons de porter des jugements de valeur sur ces idéologies et en constatons seulement les effets sociaux actuels, nous ne saurions nous prononcer sur leurs résultats à long terme.

⁸ La façon dont le Québec par exemple a réussi pendant près de 200 ans à rendre inopérante la vision du monde protestante et anglo-saxonne dans laquelle il était pourtant immergé est un modèle du genre.

Quelles seront donc les formes et les conséquences observables de cette incursion du pluralisme sur la vie familiale? Il s'exerce depuis les premiers moments de l'existence de l'enfant partagé entre l'influence des parents, des grands-parents, des éducateurs de la crèche, de la voisine, etc. Puis très vite la télévision, l'école, voire l'Église le bombardent à leur tour de messages pléthoriques et contradictoires, cherchant tous à "vendre leur marchandise" à grand renfort de séduction concurrentielle. Nous regarderons d'un peu plus près l'influence de l'école moderne et son action, en grande partie involontaire sur la famille : on reproche généralement à l'école traditionnelle de donner à l'enfant une vision du monde trop abstraite et sans rapport fonctionnel avec sa quotidienneté familiale. Or, si la famille n'a jamais eu vocation pour verbaliser et intégrer les idéaux collectifs aussi bien que l'école, les deux instances étaient fondamentalement d'accord pour le partage des tâches et l'école traditionnelle ne faisait que dire mieux ce que l'enfant avait toujours entendu et vécu à la maison. Le cas est tout particulièrement net au Québec où l'école de rang n'était, jusque dans la personne des maîtres, qu'une réplique de la famille. L'école moderne, qui se saisit d'ailleurs de l'enfant beaucoup plus jeune, n'a de cesse qu'elle redresse les "erreurs éducatives" de la famille en présentant à l'enfant, dans un nouveau langage, des idéaux modernistes étrangers à ceux de ses parents, qui font alors figure d'ignorants, de demeurés ; elle peut aussi prendre ouvertement à parti le milieu familial "contraignant", auquel elle s'oppose comme un "milieu de vie" où le jeune peut exercer une liberté brimée par des exigences parentales rétrogrades. Sur la dénonciation des nouvelles idéologies anti-sexistes et anti-répressives, les manuels scolaires commencent à éviter les allusions différentielles aux rôles maternels et paternels, féminins et masculins, parentaux et enfantins situés jusqu'ici à la base des structures et des idéologies familiales. Toutefois l'école ne tirera pas bénéfice de ses efforts de "désaliénation" car l'enseignement essentiel qu'en retirera l'enfant pluraliste sera d'une toute autre nature que celui qu'elle escomptait : brutalement jeté dans le relativisme et l'indifférenciation, il n'aura intériorisé ni les normes de ses parents ni celles de l'école, mais seulement la conviction qu'il n'y a pas de vérité sociale, pas "d'idéaux" absolus et que la voie la plus courte de la légitimation pourrait bien être celle de la force et du désir individuel. Les résultats inattendus d'un conditionnement pluraliste et critique précoces pèseront alors sur l'ensemble des rôles successifs de sa vie familiale et sociale. Ce que l'on a appelé "désenchantement du monde" et que l'on a attribué essentiellement, avec Weber, à une déreligiosité du monde, parce que la chute des religions en est généralement le signe le plus évident, est effectivement une désacralisation mais au sens où le sacré est synonyme d'absolu non concurrentiel et, comme tel, seul susceptible de donner une signification à la vie individuelle et collective ; une vision du monde pluraliste critique, la plus vraie certes intellectuellement, est difficile à concilier avec une socialisation bien réussie, car peu d'individus sont susceptibles d'accepter les contraintes de la vie collective sans y être obligés par une nécessité extérieure, qui lui donne un sens absolu. Les idéaux moraux et intellectuels

représentés par la lucidité relativiste ne sont en général, jusqu'ici, que peu compatibles avec une bonne socialisation. En refusant de prendre conscience de tels faits, la sociologie se confond encore avec la philosophie sociale. Ce sens religieux, philosophique ou politique que l'acteur doit mettre à la base de ses activités sociales est évidemment en soi fallacieux puisque, nous l'avons vu, il n'est que le reflet conceptuel de réalités beaucoup plus prosaïques, vraisemblablement économiques, matérielles la plupart du temps ; mais là n'est pas la question, la valeur d'un "sens" ne se mesure pas à son adéquation à une vérité scientifique mais à la force de conviction qu'il recèle c'est-à-dire à sa seule réussite sociale. Or notre société occidentale, pour toutes sortes de raisons dont nous venons de voir quelques-unes, n'est plus capable de fournir un sens à ses ressortissants ; et lorsque les minorités contestataires, les femmes, les jeunes dans le cas particulier de la famille, accusent les hommes, les adultes, de coercition, ils désignent surtout à travers eux "la société", incapable d'instaurer un cosmos légitime sur lequel l'acteur puisse fonder son besoin de significativité.

La crise de la famille nucléaire, comme celle de la société occidentale en général, peut donc d'abord être désignée comme une crise de socialisation. Si la famille, quelles que soient les formes qu'elle peut prendre, ne remplit plus ses fonctions de reproduction socioculturelle, c'est que la société dans laquelle elle s'insère ne lui en donne plus les moyens. Quelles que soient les raisons de cet échec, économiques ou idéologiques, dépassant en tous cas la conscience et la volonté individuelle, elles s'expriment en fin d'analyse par la personnalité même de l'homme occidental, conditionné au relativisme et à l'individualisme dès le berceau, c'est-à-dire fondamentalement a-social, tout au moins à l'égard du style de sociétés qui prévaut encore à notre époque. Un cercle vicieux s'instaure alors : mal socialisé par une famille incapable d'assumer ses fonctions, l'individu perpétue cette carence au cours de sa vie adulte et, bien légitimé par des justifications idéologiques adéquates, il la transmet en héritage à ses enfants. Dans quelque type de sociation qu'il s'engage d'ailleurs, mariage, profession, associations diverses, il transporte avec lui ce non-sens inculqué dès l'enfance, aggravé par cette quête obstinée d'un développement personnel maximal que nous avons défini plus haut.⁹ Il n'est pas de sociation qui résiste à de telles conditions d'exercice.

Aussi les essais de reformulation des structures familiales, l'aide économique de l'État, ou les soins privés des soigneurs professionnels ne nous paraissent-ils que des pansements sur des jambes de bois, s'attaquant à des manifestations épisodiques du mal, pas à son être même. Si la famille paraît une des institutions les plus touchées, c'est que, par tradition, elle avait

⁹ Dans un texte intitulé "atelier de recherche sur les nouveaux styles de vie familiale", p. 6, l'Institut Vanier signale bien comment les adeptes de ces nouveaux styles de vie "veulent se perfectionner et réaliser un projet personnel plutôt que de chercher à réaliser un objectif idéologique collectif".

précisément pour tâche de préparer les individus à leur future insertion sociale en leur permettant l'intériorisation inconditionnelle d'un "nomos" c'est-à-dire d'un principe absolu dont le monde physique et social tirait un sens désormais indélébile ; la faillite de cette fonction cristallise et rend plus évidente une crise de socialisation qui concerne en fait l'ensemble de la culture occidentale.

Y a-t-il des remèdes possibles à cet état de fait, sont-ils souhaitables? Tout changement social en train de s'accomplir n'est-il pas toujours perçu comme crise par ceux qui le vivent? Ne peut-on dire que malgré ses imperfections actuelles la famille nucléaire nous convient pourtant mieux que la famille traditionnelle parce qu'elle cherche à exister selon des valeurs qui nous sont essentielles, la lucidité, l'indépendance de l'individu? En fait, le mal dont elle souffre nous paraît grave, en dehors de toutes considérations morales, du fait qu'il touche non plus un changement de valeurs ou de modèles culturels, mais le principe même de la socialisation, inconcevable, nous semble-t-il, sans l'abandon d'une part de liberté individuelle au profit de la collectivité ou, il faut le reconnaître, d'une minorité de privilégiés. Il fut relativement facile dans le passé d'amener l'individu moyen à ce "sacrifice", par la peur de sanctions ou l'espoir de gratifications terrestres ou post-mortem, par la manipulation symbolique, l'habitude ou toutes sortes d'autres procédés appropriés à des esprits crédules et très mobilisés par la satisfaction de leurs besoins élémentaires. Ce que l'on a appelé "aliénation" et que l'on peut nommer aussi "octroi d'un sens" s'avère de nos jours une solution de plus en plus malaisée ; selon quel principe la socialisation de l'individu peut-elle maintenant être effectuée, si elle est encore possible? Nous avons parlé plus haut de la famille nucléaire contemporaine comme d'une sociation "par contrat" ; nous pourrions dans cette même perspective évoquer l'éventualité d'un "homme contractuel" c'est-à-dire susceptible d'assumer délibérément les inconvénients de la vie collective sans avoir besoin de se référer à des absolus de quelque nature qu'ils soient, c'est-à-dire de se faire, comme un enfant, "raconter des histoires". Parce qu'il aurait apprécié rationnellement les obligations liées à sa nature essentiellement sociale, il serait capable, comme l'homme traditionnel, de vertus collectives tels le dévouement, la discipline, le sens de la permanence, mais il refuserait "l'aliénation" c'est-à-dire la soumission intellectuelle et affective aux idéologies et à leurs définisseurs. Mais de telles attitudes sont-elles concevables et le seul fait de l'insertion sociale ne suppose-t-il pas une adhésion à un imaginaire collectif? Enfin le problème de la formation de cet "homme contractuel" se pose en totalité.

Conclusion

[Retour à la table des matières](#)

Il serait sans doute honnête à la fin de texte de faire état des "styles de vie alternatifs" dans lesquels les praticiens de la vie familiale enferment leurs espoirs d'un renouveau. Comme telles ces formules sont sans doute tout aussi viables et aptes à la normalité que n'importe quel autre type familial il leur suffisait pour ce faire qu'ils deviennent majoritaires ; car, on le sait, socialement il n'existe pas d'autre critère du "normal" qu'un critère statistique, la loi du plus grand nombre. Or les prédictions ne sont pas aisées dans notre discipline, pas plus que ne l'est l'intuition qui sait reconnaître les premiers jalons de l'avenir dans des formes structurelles encore balbutiantes. Lorsque l'on admet par ailleurs le poids des idéologies dans la causalité sociale, on peut penser que la seule décision explicite d'une propagande autour de ces formes de vie alternatives peut en provoquer leur succès, tandis que le silence à leur égard les priverait de réalité. Quoiqu'il en soit nous ferons seulement deux remarques à leur sujet : - elles se caractérisent en général par une grande fragilité, et un caractère transitoire qui tendrait à faire croire que les individus qui les constituent ne possèdent pas les aptitudes propres aux fonctions qu'ils entendent assumer. Transfuges de familles classiques, ces acteurs voient dans les "communes" ou autres style familiaux nouveaux des panacées, qui perdent leurs effets thérapeutiques dès que les difficultés de la sociabilité quotidienne se font sentir. Nous l'avons vu, familiale ou pas, la coexistence-humaine est toujours, à notre époque, une entreprise périlleuse qui exige de ses membres des qualités auxquelles ils sont mal préparés et qui sont fondamentalement les mêmes dans tous les types de sociation auxquelles ils peuvent s'adonner : les remaniements de structures ne changent pas les individus, "communes" ou familles conjugales classiques réussissent ou échouent selon ce que sont les personnes qui les composent.

-au dire même des théoriciens de ces styles de vie alternatifs, ces nouvelles formules ne présentent pas un caractère vraiment révolutionnaire. Mais, ce qui est plus grave, elles paraissent présenter une contradiction qui pourrait expliquer leur échec : les finalités propres aux familles traditionnelles n'ont pas changé, on veut toujours que le nouveau milieu soit fait de rapports informels, chaleureux, primaires en un mot où l'individu puisse "être lui-

même" à l'abri des stratégies et de la rationalité efficiente du monde professionnel, politique et social global. Or les moyens utilisés jusqu'à nous pour parvenir à ces fins sont, maintenant, rejetés parce que contraires à l'esprit de liberté individuelle et de démocratie propres à nos idéologies dominantes : on recherche ici la sécurité, mais on dénie au "père" le sens de l'autorité responsable, on aspire au bien-être physique et psychologique mais la "mère" n'accepte plus de se multiplier, se "sacrifier" pour les siens ; les droits sans cesse croissants de chacun ne sont plus garantis par les devoirs de qui que ce soit et aucun des acteurs en présence n'accepte de se faire l'agent des finalités recherchées par tous. Cette articulation défectueuse des moyens aux fins dépasse sans doute la conscience et la volonté individuelle, il n'est pas non plus au pouvoir du législateur (ou du sociologue) de la redresser, il ne peut que la décrire. C'est ce que nous avons cherché à faire jusqu'ici et malgré les encouragements répétés de nos collègues, nous ne pouvons aller au-delà.

Sources

[Retour à la table des matières](#)

Berger, Peter, "The Sacred Canopy", "Elements of a Sociological Theory of Religion", Anchor Books, 1969.